

***A propos du livre de Danièle Epstein « Les enfants naufragés du néo-libéralisme »
Intervention au Mercredi du Cercle freudien, le 9 juin 2021***

Danielle Epstein nous offre là un livre qui est susceptible de faire peut-être polémique entre nous, et tant mieux s'il n'est pas a priori consensuel pourvu que, de polémique stérile, ça tourne à un dissensus assez fécond pour que « *avec le psychanalyste, l'homme se réveille* », comme l'écrivait Olivier Grignon.

Le titre est explicite : « *Les enfants naufragés du néo-libéralisme* ». *Enfants* à entendre ici au sens large de *génération*, de 0 à 20 ans et plus porteuse de l'à venir de la socialité voire de l'espèce humaines.

Néo-libéralisme, c'est la formule la plus employée pour désigner politiquement le fonctionnement du socius à notre époque, désormais mondialement dominant, et pour peu qu'on prenne la mesure du bouleversement accéléré qu'on peut juger vertigineux au regard du « *malaise dans la civilisation* » tel que diagnostiqué par Freud ; ce que Lacan a entrevu dans les années 70 en inventant le 5^e discours dit « *discours capitaliste* », et qu'on appelle cette époque, notre époque, « *capitalocène* » ou plus largement « *anthropocène* », avec un *a* comme anthropos voire un *e* comme entropie.

Danielle en fait une synthèse saisissante dans la première partie du livre, à la fois extensive et renouvelée par une écriture percutante qui en revivifie la description ; et cela nous permet de mesurer dans quel contexte socio-historique nous sommes *aujourd'hui*, comme citoyens et humains mais aussi comme praticiens de l'analyse qui y sommes immergés qu'on le veuille ou non.

Or, entre cet état du monde actuel et l'état psychique de ceux qui y sont nés le plus récemment, le livre fait un lien, comme de cause à effet, l'effet en étant de les « *naufrager* », ce terme pouvant évoquer par association un des livres de Primo Levi ou sur un autre registre de grands poèmes de Mallarmé. Pour moi, ce titre résonne aussi avec une formule que je me suis trouvé d'employer parfois, celle de « *errants du néo-libéralisme* » - des « *non-dupes* » donc dirait l'Autre, sujets en souffrance et qui en souffrent parfois jusqu'à se faire martyrs.

Scandale, dira-t-on, (ce pourquoi peut-être un article de Danièle a été récemment refusé par Che Vuoi ?), scandale car ce serait, au pire de la politique, ou en un peu moins pire de la sociologie, en tout cas pas de la psychanalyse ! D'abord, ce n'est pas vrai, les derniers chapitres débouchent clairement sur des indications cliniques, l'énoncé de principes décisifs pour accueillir ces jeunes *en analyste*, et son livre précédent de 2016 en rapporte précisément la pratique, on pourra y revenir. Mais je voudrais surtout ici, le livre s'y confrontant courageusement, essayer en quelques mots de clarifier, dialectiser si possible, ce qu'il en est des

liens complexes entre politique et psychanalyse, dimensions bien souvent emmêlés confusément plutôt que vraiment noués.

Dans leur milieu d'exercice spécifique, les psychanalystes restent à mon sens prisonniers trop souvent d'une alternative stérile :

soit de se considérer comme la victime privilégiée de l'attaque du pouvoir, la psychanalyse en étant bien en effet de plus en plus un objet visé, mais peut-être pas avec cet un « acharnement » électif qu'on suppose en oubliant que le dit « management » néo-libéral est généralisé dans le social bien au-delà de notre milieu ;

soit d'être dans l'illusion au moins « rampante » que la psychanalyse serait le lieu *inversement privilégié* qui peut offrir une issue *politique* à la crise ou catastrophe annoncée de la vie humaine et de la civilisation.

Les deux membres de l'alternative pouvant se soutenir alternativement chez chacun, puisqu'ils ont en commun de faire de la psychanalyse une « exception absolue » (si l'on peut dire), en confondant l'effective *excentricité* de notre pratique (ce que Lacan écrit « discours de l'analyste » comme « lien social » subversif » rompant avec les autres)... confusion donc de cette excentricité avec une censée *extra-territorialité* qui la supposerait hors du monde et en point de vue de Sirius (ce que le même Lacan ne fait pas, en rappelant que le DA s'inscrit dans la ronde des discours et, que, dans *Encore* en particulier, il en pointe les effets dans les *changements* de discours et non dans une position de surplomb).

Je pense, et c'est ce qu'il me semble que Danielle laisse entendre, que la pratique analytique *en elle-même* ne peut valoir comme une pratique politique, au sens strict d'une pratique *collective* qui cherche à prendre en charge l'à-venir des humains en société, même si c'est sûrement avec d'énormes difficultés.

La pratique analytique comme telle opère quant à elle au un par un et dans des cadres variables mais toujours singuliers, transférentiels, et on ne peut prétendre que la portion tout de même infinitésimale de sujets qui y ont recours vont empêcher le réchauffement climatique ou mettre fin aux odieuses inégalités et à « l'extermination douce » de millions voire à terme milliards d'humains réduits à des « déchets », dont l'effort de survie ne leur laisse même pas le loisir de questionner leur désir, parlêtres en puissance certes, mais ramenés à la vie nue.

Ce n'est pas pour autant bien sûr, ni que la psychanalyse a à ignorer l'incidence du social et du politique sur sa pratique, ni qu'elle n'a rien à dire, depuis la position singulière que lui offre sa pratique, sur ce champ politique et à son adresse.

Sur le premier point, cela veut dire que, sans noyer la psychanalyse dans d'autres disciplines de savoir (nos théorisations le sont de nos pratiques, pas une « conception du monde » en surplus), il convient de s'en nourrir pour que

la transmission soit *ré-inventive*, à la hauteur des enjeux d'aujourd'hui. Et il me semble que le travail de Danielle va dans ce sens. Nos pratiques et leurs théorisations toujours en cours doivent s'ouvrir au nouveau contexte (qu'on peut dire « nihiliste » au sens de Nietzsche), tout en cherchant à mettre en valeur et consolider leurs invariants fondamentaux.

Sur le deuxième point, cela signifie inversement que, en tant qu'« intellectuels spécifiques » comme dirait Foucault, nous sommes fondés à faire valoir dans le social (et à l'adresse de la lutte politique) ce que notre pratique quotidienne nous rapporte : à savoir la mise en péril de ce qu'on peut appeler au choix *subjectivité*, *psychisme*, *sujet* ou *parlêtre*, mis en péril donc, que ce soit par la misère d'un nombre grandissant (rabattant le désir sur le besoin), la gouvernance algorithmique jusqu'à la folie transhumaniste (Big brother robotique), la méthode managériale à la fois anonymisante et individualisante (on entend de plus en plus de la « souffrance au travail, ou au non-travail), ou le désastre de la biosphère qui fabrique subjectivement des « *no future* » comme disaient les prophètes punk des années 90, ayant perdus tout repère faisant fonction de noms-du-père, etc...

Nous pouvons et devons être là, à la fois dans le discours social comme des sortes de « lanceurs d'alerte » (ce que fait ton livre) et dans l'exercice quotidien de notre métier (qui n'est pas simplement une « profession » mais à entendre comme « cent fois sur le métier remettons notre ouvrage »), être là à essayer de sortir un par un de leur marasme les éclopés qui peuvent venir nous rencontrer (ce que tu fais, avec des jeunes paumés en particulier).

Il n'est pas simple de soutenir une telle dialectique. La deuxième partie de ton livre s'y emploie, en nous engageant tous à en poursuivre l'effort, avec à la fois *l'humilité* due à notre inscription ponctuelle dans la furie de ce grand flux qui peut tous nous emporter, et *l'ambition* que nous permet notre position excentrique, qui autorise un dire oublié derrière tout ce qui se dit en tout sens.

(je conclus) Lors de nos échanges, tu m'as rappelé que nous sommes entrés au Cercle, toi et moi, à peu près en même temps, en 2001. Et que pour toi qui ne s'était jamais inscrite nulle part, s'inscrire au Cercle était reconnaître ta filiation avec Jacques Hassoun. Et qu'après la publication de ton ouvrage, après avoir revu récemment les films sur lui, relu ses livres, tu t'es souvenue du pourquoi de ton adhésion au Cercle. Je dirais de même, Jacques ayant travaillé à nouer psychanalyse et politique sans les confondre ni qu'elles s'ignorent l'une l'autre ou que l'une annule l'autre à se l'approprier.

Alors, une question que je partage avec toi : le Cercle a-t-il changé, à trop tourner dans l'entre-soi depuis des lustres ?

En tout cas, je partage ton invitation : *travailler notre inventivité clinique tout en sachant quels sont nos invariants fondamentaux* », en particulier « *en direction de jeunes analystes qui sont en plein questionnement* ».